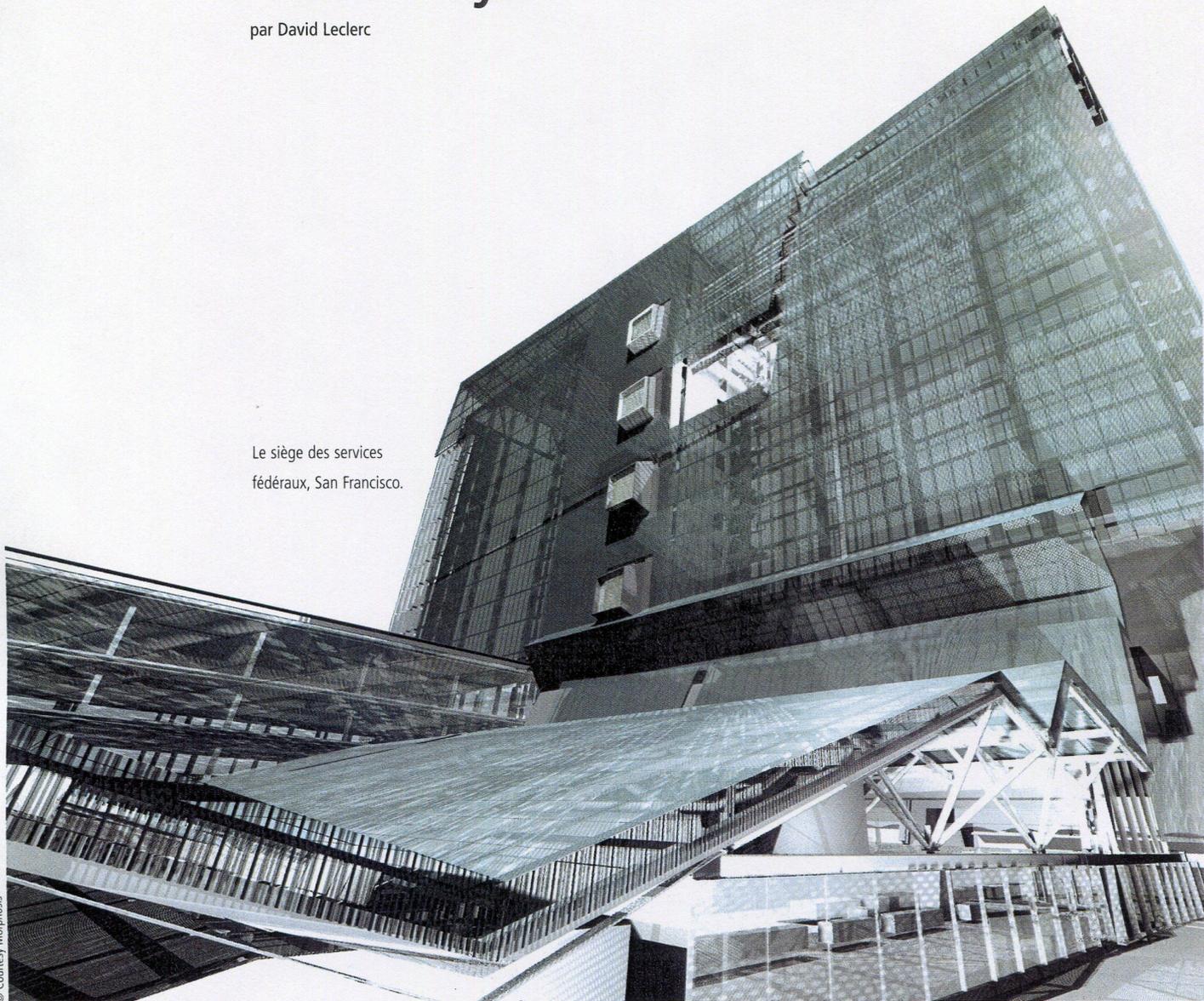


Thom Mayne: a star is born

par David Leclerc

Le siège des services
fédéraux, San Francisco.



© Courtesy, Morphosis

Le centre Georges-Pompidou présente, jusqu'en juillet prochain, une exposition des vingt-deux plus récents projets du groupe Morphosis. La mise en scène de Thomas Mayne est spectaculaire mais elle rend toutefois peu lisible le travail de l'agence et ne permet pas de comprendre son évolution depuis son origine.

BAD BOY

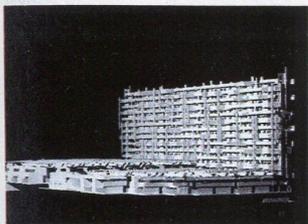
L'attribution du Pritzker à l'architecte californien Thom Mayne a surpris le gotha de l'architecture internationale. La presse s'emballe alors pour cet architecte mal connu, décrit comme rebelle, à la réputation de *bad boy*, sans jamais vraiment expliquer ce qui justifie un tel label. Une myriade de références et d'images s'ensuit pour tenter de décrire son architecture : revendiquant la « complexité », elle serait l'expression d'un « nouveau constructivisme », tandis que d'autres y voient les symptômes du déconstructivisme. Ses opposants soulignent

l'apparente brutalité de ses bâtiments drapés de métal, aux allures machinistes, allant même jusqu'à convoquer des images de navires de guerre ; ses défenseurs insistent au contraire sur la virtuosité spatiale de son architecture, l'importance qu'elle attache à l'espace public et aux enjeux du développement durable. Pour certains, la filiation avec le mouvement moderne est évidente, pour d'autres elle n'est qu'un leurre. Julius Shulman, l'apôtre du modernisme californien et le garant de sa mémoire visuelle, révèle qu'il a été sollicité pour photographier les bâtiments de Thom Mayne mais qu'il n'a pas pu : c'est, selon lui, une architecture trop « m'as-tu-vu », qui « croule sous les idées que l'architecte essaie de transmettre »... N'est-ce pas alors précisément cette capacité à générer des images aussi spectaculaires que contradictoires, à convoquer des références multiples, qui constitue l'une des singularités de cette œuvre et qui pourrait expliquer le succès qu'elle rencontre aujourd'hui ?

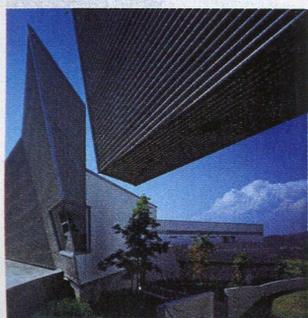
> « Morphosis »,
centre Pompidou, galerie 1.
Jusqu'au 17 juillet 2006.
Catalogue, 210 pages,
400 illustrations couleurs,
39,90 euros.



© Courtesy Morphosis/R. Halbe



© Courtesy Morphosis



© Courtesy Morphosis/Kim Zwarts

^ Ci-dessus, de haut en bas. Caltrans, l'immeuble de la compagnie autoroutière District 7 à Los Angeles.

Un projet d'immeubles sociaux dans le quartier Carabanchel à Madrid.

La Diamond Ranch High School à Pomona, Californie.

> Page de droite, en haut.

Le complexe de l'Alpe-Adria Hypothekenbank en Autriche.

Page de droite, en bas et ci-dessous, la grande dalle de verre de l'exposition à Beaubourg. Sous les pieds des visiteurs, les projets et réalisations de Morphosis.



© Courtesy Morphosis/Anne-Marie Bürke

FLASH-BACK

Thom Mayne fonde Morphosis à Los Angeles en 1972 et s'associe l'année suivante avec Michael Rotondi. Pendant vingt ans, l'agence va produire une œuvre qui se distingue des postures historicistes du postmodernisme ambiant. Interrogeant les composantes et la syntaxe de l'espace architectural, Morphosis développe un langage architectural sophistiqué dont la complexité spatiale et la préciosité tectonique s'apparentent parfois à un certain maniérisme. L'agence devient célèbre pour ses rendus pharaoniques, l'originalité de ses modes de représentation graphique et ses maquettes spectaculaires, qui lui valent d'être largement publiée et de devenir une référence incontournable dans les écoles d'architecture aux États-Unis. Taxée d'expérimentale, sa production demeure limitée à des projets en Californie et à de nombreux concours perdus. Les deux associés consacrent une part importante de leurs activités à l'enseignement, en collaborant au SCI-Arc (Southern California Institute of Architecture), nouvelle école dissidente, fondée en 1972 par Ray Kappe et dont Michael Rotondi sera le directeur de 1987 à 1997, qui propose une approche nouvelle de l'enseignement de l'architecture, basée sur l'expérimentation. En 1992, Thom Mayne et Michael Rotondi se séparent. Après une longue période de vaches maigres, Morphosis remporte, en 1996, sa première commande publique : Diamond Ranch High School. Avec un budget limité, qui l'oblige à simplifier son architecture et à se débarrasser des détails constructifs compliqués qui ont fait la réputation de l'agence, Thom Mayne arrive à convaincre de sa capacité à répondre aux contraintes de la commande publique sans renoncer à ses ambitions architecturales. Le projet est un succès et devient une référence dans un secteur où l'innovation architecturale se fait rare. S'ensuit une flopée de concours gagnés et de grands projets publics aux États-Unis : l'immeuble de Caltrans à Los Angeles, le siège des services fédéraux à San Francisco, le palais de justice d'Eugene (Oregon), un bâtiment pour la National Oceanic and Atmospheric Administration à Washington... Morphosis trouve enfin ses commanditaires, dans un pays qui est à nouveau à la recherche d'une architecture capable d'incarner ses ambitions politiques et institutionnelles.

HANGAR DÉCORÉ ?

Le nouveau siège social de la compagnie autoroutière de Los Angeles, Caltrans, est symptomatique de cette stratégie. Thom Mayne parvient à convaincre son client de transgresser la banalité du programme pour donner au bâtiment une identité forte. Le résultat est un morceau de bravoure architectural assorti d'effets spéciaux dignes d'une superproduction hollywoodienne : basculement de la façade qui se métamorphose en plissé horizontal,

porte-à-faux vertigineux, numéro de rue transformé en sculpture monumentale... La mise en scène, exécutée avec talent, est d'autant plus efficace qu'elle s'inscrit dans un milieu urbain assez pauvre, caractéristique des *downtowns* des grandes villes américaines. Mais ce travail sur l'épiderme n'affecte que peu le corps du bâtiment : des plateaux de bureaux paysagers, dont l'aménagement aurait plutôt souffert (selon le critique du *New York Times*) du choix d'affecter une partie conséquente du budget à la façade. Le bâtiment fut encensé par la presse pour son urbanité, sa générosité à l'égard de l'espace public, les vertus thermiques de sa double peau... Cette théâtralisation n'a pourtant rien de superficiel à Los Angeles, friande de ces effets et dont l'imaginaire est toujours alimenté par une industrie cinématographique omniprésente. On s'interroge cependant sur la raison d'être de cette emphase. S'inscrit-elle dans la tradition américaine du « hangar décoré » venturien ou est-elle la manifestation d'un nouveau besoin social et politique d'expressivité architecturale ?

EXHIBITION

L'exposition de Beaubourg est encore une fois animée par un désir d'épater : une plate-forme en aluminium de 250 mètres carrés, recouverte d'une dalle de verre, telle une vitrine couchée à l'horizontale sur laquelle le public peut déambuler et observer, comme vus d'avion, les projets sous ses pieds... Décrite comme une métaphore de la trame urbaine de Los Angeles et une « interface active », l'installation a été financée par l'agence à grand renfort de sponsors et aurait coûté plus de 300 000 dollars. Thom Mayne ne cache pas que cette exposition représente une opportunité fantastique pour conquérir le marché européen. La mise en scène est séduisante mais elle limite considérablement la compréhension des projets et encourage un regard « superficiel » sur l'œuvre ; un parti pris à l'opposé de celui de grands architectes contemporains – Frank Gehry, Rem Koolhaas, Herzog et de Meuron – qui préfèrent expliquer au public leur manière de travailler en insistant sur le processus de conception d'un projet. L'exposition de Beaubourg se limite à vingt-deux projets, les plus récents. Seule la lecture du catalogue permettra de comprendre le contexte dans lequel le travail de Morphosis s'est développé et la lente maturation de son vocabulaire architectural. Le visiteur, lui, n'aura droit qu'au spectacle. On peut enfin s'interroger sur la pertinence de ces expositions d'architecture qui, en donnant carte blanche à un architecte, s'apparentent plus à une entreprise de promotion personnelle, au détriment de ce que devrait être la vocation d'une institution comme Beaubourg : promouvoir un regard critique sur l'architecture contemporaine et les problématiques de notre temps. ■